



JULES COURDAULT

LA SUISSE

- ZURICH
- BERNE
- LUCERNE
- URI
- NEUCHÂTEAU
- ST GALLEN
- VAUD
- LIBERTÉ ET PATRIE
- ZOUG
- SOLEURE
- SCHAFFHOUSE
- FRIBOURG
- SCHWYZ
- AARGAU
- UNTERWALDEN
- GLARIS
- GENÈVE
- BALE
- PARIS LIBRAIRIE WACHETTE & Co BOUL. ST-GERMAIN N°79
- TESSIN
- APPENZEL
- GRISONS
- THURGOVIE
- VALAIS

SWISS



LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

NOUVELLE PUBLICATION

EDITION DE GRAND LUXE

---

L'ARIOSTE

---

# ROLAND FURIEUX

TRADUCTION NOUVELLE

PAR A. J. DU PAYS

ENRICHIE DE 80 GRANDES COMPOSITIONS

TIRÉES A PART

et de 550 vignettes insérées dans le texte

REPRODUITES

PAR LE PROCÉDÉ HÉLIOGRAPHIQUE DE C. GILLOT OU GRAVÉES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN VOLUME IN-FOLIO DE DANTE, RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 150 fr.

---

*Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur papier Whatman, 50 sur papier de Chine  
et 25 sur papier du Japon.*

*Prix de chaque exemplaire tiré sur papier Whatman : 250 fr. ; sur papier de Chine : 300 fr. ;  
sur papier du Japon : 350 fr.*





VENTE DE SCULPTURES EN SUISSE.

*Ed. W. Schenk*







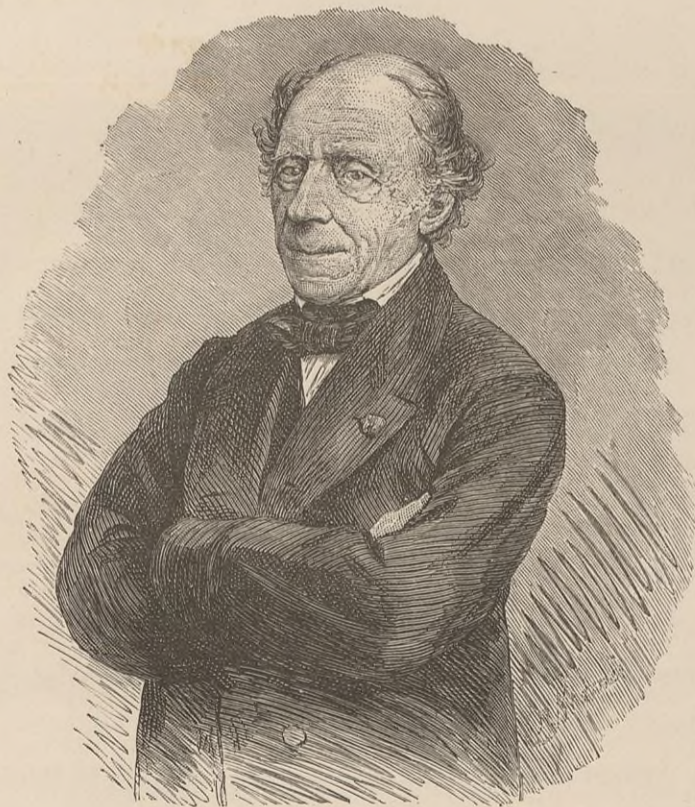
impartial des hommes et des choses, et dispose à en extraire les enseignements utiles et à les balancer les uns par les autres.

« Le concours des étrangers apporte de l'argent ; mais cette sorte de profit est aléatoire, et la Suisse aurait grand tort de lui donner le premier rang. Elle y perdrait en dignité et en mœurs, et sa sécurité économique souffrirait. Un peuple ne saurait prospérer que par une bonne agriculture, par le travail industriel et l'épargne. Les ressources de la Suisse sont restreintes ; dans ses montagnes la vie est dure et sévère, et le sol ne répond que parcimonieusement aux fatigues de l'homme ; aussi l'instruction, l'activité et la conduite sont-elles plus nécessaires encore chez nous qu'ailleurs.

« Le bien-être actuellement répandu en Suisse est dû au sens domestique, à l'économie et à la moralité relative des populations, et celles-ci en sont surtout redevables à la vertu, à la diligence des femmes, et à leur zèle pour former les enfants au travail et à la probité. Les Suisses ont le tact de la vie morale ; ils ont jeté de vives lueurs sur la pédagogie : Pestalozzi, le père Girard, Fellenberg, M<sup>me</sup> Necker, sont nos génies tutélaires. »

Le péril vague, il me semble l'avoir déjà signalé, c'est peut-être qu'il n'éclate plus tard un antagonisme entre les cantons catholiques et la majorité protestante d'une part, et que les pays romands, d'autre part, ne s'insurgent contre une hégémonie germanique. Mais il dépend de la sagesse de tous que ce danger soit à propos écarté, et que la Suisse républicaine, continuant son œuvre de latente propagande, ne cesse d'offrir aux nations attardées à la fois un exemple et une leçon, et vérifie ce cri du poète :

Suisse ! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,  
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,  
La jeune humanité sous son chapeau de fleurs ;  
Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs ;  
Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,  
Laisseront le front blanc de la paix apparaître,  
Et les hommes viendront en foule le bénir.



GÉNÉRAL DUFOUR.









RAPPERSCHWYL (LAG DE ZURICH).

## CHAPITRE XI

A travers Zurich. — Le *Lindenhof*. — Le *Fraumünster*. — La cathédrale. — L'école en Suisse. — Le *Polytechnicum*. — L'essor intellectuel de la fin du dix-huitième siècle. — Généralités sur le canton de Zurich. — La chaîne de l'Albis et l'Uetliberg. — La « fleur du lac ». — De Zurich au pont de Rapperschwyl. — L'île d'Ufenau. — Le lac supérieur.

### I

C'est dans le quartier aujourd'hui le plus animé de Zurich, aux abords du pont inférieur de la Limmat, qu'était située la station primitive de péage qu'on appelait *Turicum*. Diverses trouvailles, tessons de vases, pierres sépulcrales, tuyaux de chauffage, tuiles, débris de constructions, témoignent du séjour fait en cet endroit par les percepteurs impériaux et par les soldats des 9<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> légions. Sur la *Petershofstatt*, dans le *Rennweg*, au *Hirschengraben*, dans la *Brunngasse*, et ailleurs encore, des débris romains ont été exhumés.

Vers la fin du neuvième siècle, ce lieu fortifié est mentionné avec le titre de *Castrum*. Il s'étendait, paraît-il, depuis le pont inférieur (le vieux pont) jusqu'au supérieur. Sur l'éminence du *Lindenhof* se trouvait, relié au camp par une large voie, le château royal qui portait le nom de *Pfalz*. L'emplacement du *Castrum* était comme le point central et officiel, qu'entouraient les fermes royales (*Höfe*) habitées par les *Fiscalins*. Les hommes libres de race alémannique (*homines de monte*) occupaient les pentes du *Zurichberg* jusqu'à la Limmat et jusqu'au *Castrum*; dans le même espace vivaient les serfs du couvent de Saint-Félix et Régule et du *Fraumünster*.

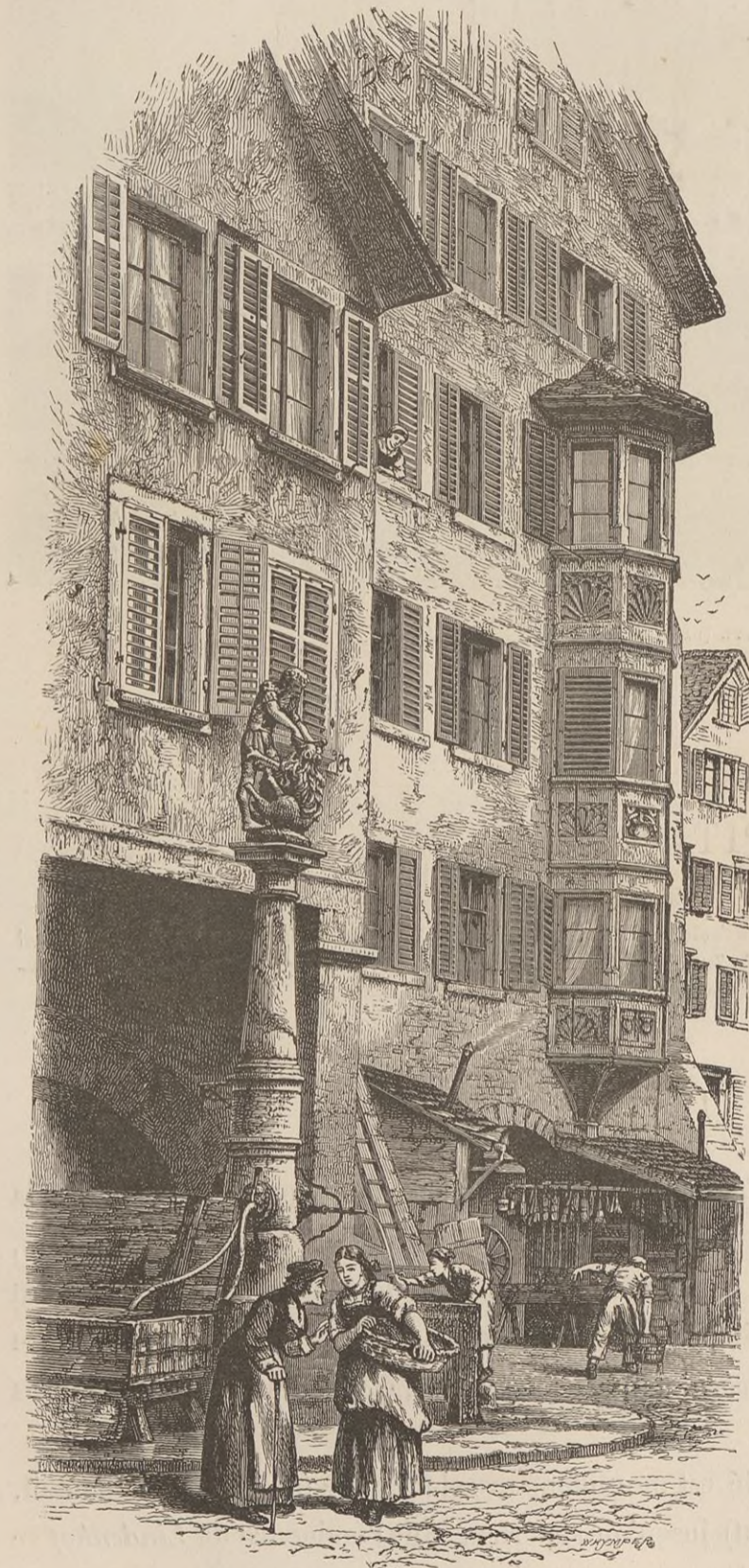


Cette abbaye du Fraumünster, dont on voit encore l'église, couronnée d'une haute tour pointue à toit rouge, était située sur la rive gauche, au milieu d'une métairie (*curtis*) qui comprenait le *Münsterhof* et le *Thalacker*. Vis-à-vis d'elle, sur la rive opposée, s'éleva le *Gross-Münster* (cathédrale),

dont une des deux tours est couronnée d'une statue de Charlemagne, lequel, dit-on, dota l'église et en fonda le chapitre. La décoration intérieure en est simple. Dans le chœur on remarque trois beaux vitraux, œuvres de Jules Gsell de Saint-Gall, représentant le Christ et les apôtres Pierre et Paul. Le portail ouest offre une riche ornementation de figures et d'animaux symboliques. Les *cloîtres*, qui datent du treizième siècle, et qu'on a, soit dit en passant, assez mal restaurés, renferment au centre une fontaine avec une seconde statue de Charlemagne. Quant à l'ancienne maison des chanoines, qui était à côté de la cathédrale, elle a été remplacée il y a trente ans par une magnifique école de filles, construite dans le style de l'église.

Les rues qui avoisinent le Gross-Münster rappellent encore par leurs noms (*Oberdorf*, *Niederdorf*, *Neustadt*, *Rindermarkt*, *Neumarkt*) le groupement primitif des classes travailleuses de ce côté.

Zurich possède trois autres églises, celle des *Augustins* (rive gauche), qui sert aujourd'hui, si je ne me trompe, aux cérémonies des Vieux-Catholiques; celle des *Prédicateurs* (rive droite), et l'église de *Saint-Pierre*, entre le *Lindenhof* et le *Fraumünster*, dont les possessions s'étendaient jadis depuis *Wiedikon* jusqu'à l'*Uetliberg*, et qui eut pendant vingt-cinq ans *Lavater* pour ministre. La maison qui y attient, nommée autrefois *Muttenthal*, appartenait au fameux *Rodolphe Broun*, dont on voit le tombeau



ZURICH : LA BRUNNGASSE.

dans l'église; mais la demeure de ce bourgmestre était sur le *Neumarkt*.

Le *Lindenhof*, ou « place des tilleuls », qui s'élève à 37 mètres au-dessus de la *Limmat*, et d'où l'on a une si belle vue sur la vieille ville et le *Zurichberg*, a été, je l'ai dit, comme l'œuf d'où est sortie la



cité. Si l'on franchit de là, un peu en amont, le pont inférieur, on rencontre, sur le quai opposé, une élégante construction de style florentin bâtie par cette société de l'*Escargot*, dont l'origine remonte à Waldman, et qui fleurit toujours à Zurich. Plus au sud, à l'extrémité est du *Münsterbrücke* (pont de la Cathédrale), et faisant face au vieil Entrepôt (*Kaufhaus*), se trouve l'ancienne *église de l'Eau* (*Wasserkirche*), qui renferme aujourd'hui la bibliothèque de la ville et le musée des antiquités.

Nous entrons ici, toujours en amont, dans le quartier par excellence des hôtels. Le quai, qui s'étend de la *Wasserkirche* à l'hôtel de ville (*Rathhaus*), est un des plus vivants de Zurich. Les deux rives de la Limmat ont fait du reste entre elles un partage équitable : la gauche a gardé l'industrie et la droite s'est attribué le commerce. Pour les faubourgs,

ils sont des deux côtés également spacieux et riants. Des vieux remparts moroses de la ville il ne reste plus que deux échantillons : le bastion, dit *du Chat*, autour duquel a été créé le Jardin botanique, et d'où l'on jouit, au soleil couchant, d'une si admirable vue sur le lac et sur la chaîne des hautes Alpes, et l'îlot ombreux de la *Bauschanze*, relié à la terre ferme par un pont.

Au-dessus du pont de la Cathédrale, là où la Limmat s'échappe du lac, s'étend sur la rive droite le *Sonnenquai*, fort animé. Plus loin, sur le *Stadelhoferquai*, et près de la rue du Lac (*Seestrasse*) se trouve la fameuse *Tonhalle*, immense local pour bals et concerts, avec un restaurant, dont pas un touriste n'ignore le chemin.

A la partie orientale de ce quartier, la *Kirchgasse* débouche dans les *Hirschengraben*, où autrefois, le nom vous l'indique, étaient des cerfs nourris, comme à Berne, aux frais de l'État. Du milieu de cette artère part une rue qui conduit au *Künstlergütli*, bâtiment qui renferme une collection de peintures modernes, parmi lesquelles je citerai des tableaux d'animaux de Koller, l'artiste contemporain, des scènes historiques dues à Bosshardt, et des dessins à la main de Salomon Gessner et de Martin Usteri. C'était à l'est du *Künstlergütli*, dans la *Schönenbergasse*, au n° 5, que demeurait naguère (1) le peintre d'histoire Martin Vögel, dont Gœthe faisait déjà en son temps un si grand éloge. Dans la même maison habita au siècle dernier le célèbre littérateur Jean Jacques Bodmer, que Gœthe mentionne également à plusieurs reprises dans ses impressions de voyage en Suisse. Des fenêtres de cette habitation, nous dit le poète de Weimar, on jouit d'une perspective magnifique sur la « grande ville », sur la « petite », sur les fertiles campagnes de la Sihl du côté



ZURICH : MONUMENT DE NÄGELI.

(1) Il vient de mourir à Zurich (août 1879), à l'âge de quatre-vingt-onze ans.



du couchant, et, en arrière, sur le lac et la chaîne lointaine des grandes Alpes. Non loin de là est la *Hohe Promenade* (promenade haute) avec un monument élevé par les Sociétés de chant helvétiques au célèbre compositeur Hans Georg Nägeli, le renovateur de la musique populaire. Quant au monument du poète Gessner, il se trouve à l'autre extrémité de la ville, dans l'ombreuse presque-île (*Platzspitz*) qui sépare la Sihl de la Limmat, non loin du splendide embarcadère du Chemin de fer du Nord-Est, c'est-à-dire aux lieux mêmes dont, vivant, il faisait sa promenade favorite.

## II

L'ambition première de la belle cité qui a eu l'honneur de donner le jour à Pestalozzi est, je l'ai dit, de demeurer l'Athènes de la Suisse.

Nulle ville au monde, eu égard à son peu d'étendue, ne présente plus de facilités d'instruction. Presque dans chaque rue on y rencontre une école modèle, primaire, secondaire, supplémentaire, de sourds-muets ou d'aveugles, école de garçons ou école de filles, école de jour ou école du soir.

Instruire la jeunesse et aussi l'adulte est en Suisse, et particulièrement à Zurich, la préoccupation qui prime toutes les autres. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que les Confédérés attachent un tel prix aux choses de l'esprit. La preuve en est le soin qu'ils prenaient jadis, dans toutes leurs conventions avec la France et les autres pays, de stipuler en faveur de leurs jeunes gens la création de bourses universitaires. D'après le traité signé avec François I<sup>er</sup> en 1516, chaque canton avait droit pour un de ses étudiants à une bourse de 100 écus à l'Université de Paris. En 1521, par le traité de Lucerne, ce chiffre de 100 écus fut porté



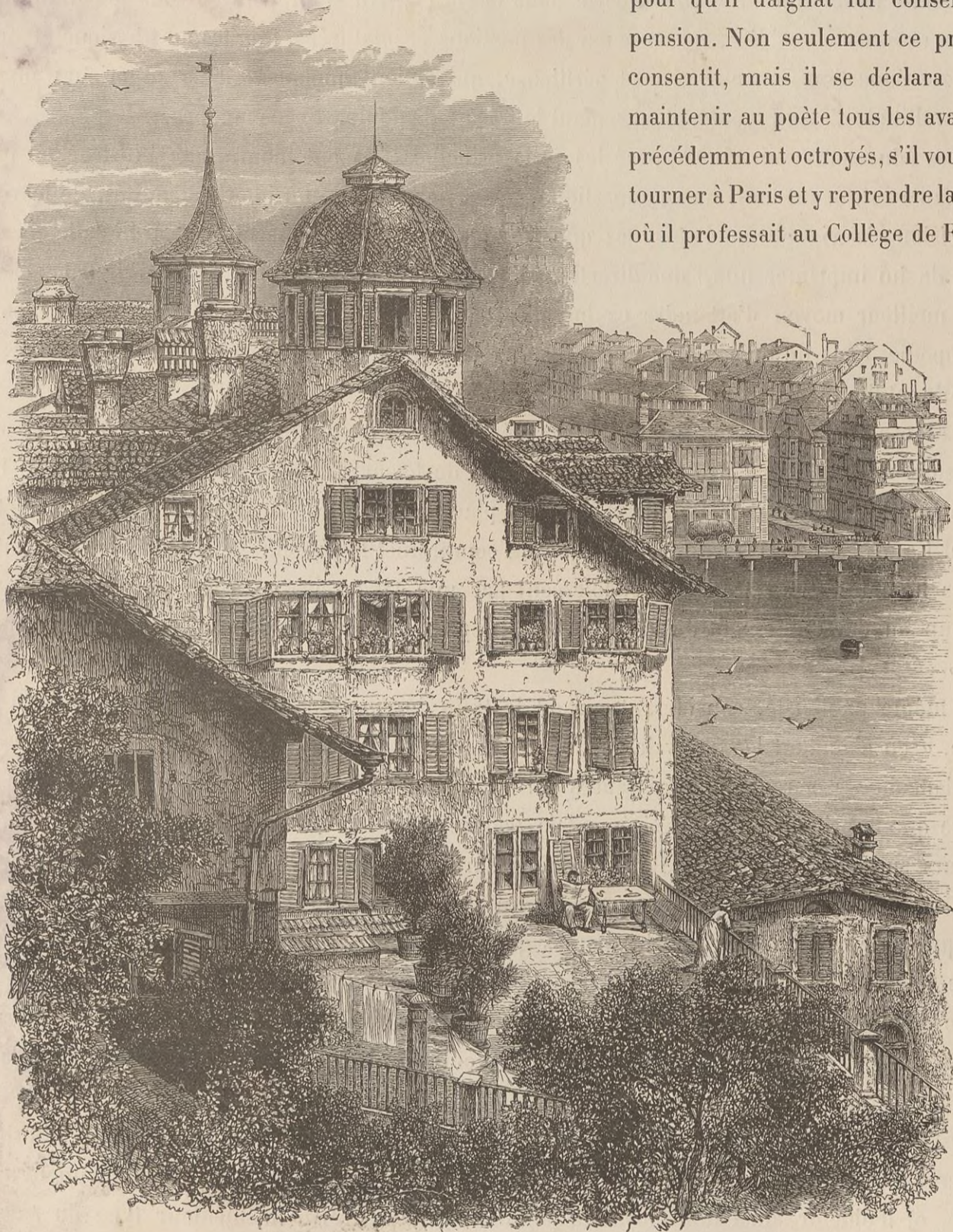
MONUMENT DU POÈTE GESSNER.

à 120. La Suisse tenait également à honneur de protéger ceux de ses nationaux qui, par leurs talents, illustraient leur pays. En 1514, quand parut la *Description de l'Helvétie*, par le poète Glaréan, la Diète, à qui l'œuvre était dédiée, accorda à l'auteur une gratification de 20 florins du Rhin. Elle lui obtint en outre, du duc de Milan, une pension annuelle de 100 florins, pour le cas où il se rendrait à l'Université de Pavie, comme il en avait conçu le projet. Glaréan s'étant décidé pour celle de Paris, la Diète prit



également soin de lui procurer du côté de la France une pension et un accueil favorable (1517). Plus tard, quand il quitta Paris pour revenir à Bâle, les cantons suisses, à la demande des Glaronnais, inter-

vinrent encore auprès de François I<sup>er</sup> pour qu'il daignât lui conserver sa pension. Non seulement ce prince y consentit, mais il se déclara prêt à maintenir au poète tous les avantages précédemment octroyés, s'il voulait retourner à Paris et y reprendre la chaire où il professait au Collège de France.



ZURICH : PRÈS DU LINDENHOF.

Mais revenons à l'instruction à Zurich. « Aujourd'hui, dans toute l'Europe, l'Angleterre exceptée, dit M. Rey, on fait fausse route. On charge les programmes; aux langues anciennes on ajoute les langues modernes, l'histoire, les sciences. Des nomenclatures sans fin, un déluge de faits envahissent

*L. Wacker*



le cadre des études imposées à l'adolescent, comme si l'âge où les facultés sont encore imparfaites était capable de digérer tant de connaissances. Cet excès compromet le développement supérieur de l'intelligence par la fatigue qu'il cause; il attente à l'originalité, il diminue la sève propre, et réduit le capital de forces que l'homme apporte dans la vie (1). Aussi prépare-t-il des générations grêles, étiolées, nerveuses, mobiles, ravagées par des passions prématurées, fragiles au physique et au moral. C'est une éducation forcée, hâtive et périlleuse, qui obtient quelques sujets supérieurs aux dépens d'une multitude d'avortements, et en semant le germe de douleurs sans nombre.

« Les éducateurs suisses ont posé les vrais principes; ils ont montré que l'instruction proposée aux enfants est, avant tout, une gymnastique, ayant pour but de fortifier les facultés, de leur assurer la précision, la vigueur et l'étendue; que son œuvre est de donner l'éveil à l'intelligence, de la régler, de lui imprimer une saine direction, et d'accoutumer l'enfant à s'en servir fructueusement. Or, le meilleur moyen d'atteindre ce but n'est point de fourrer dans les jeunes têtes toute une encyclopédie, mais de présenter un petit nombre de notions, que l'élève a le loisir de pénétrer, qu'il s'assimile, et dont il se fait une échelle pour gravir plus haut.

« Les exagérations actuelles ne sont pas nées sur notre sol; mais elles nous envahissent. Nos éducateurs ne réagissent pas assez; ils ont cessé de former une école. La forte sève de l'*Émile*, l'optimisme humanitaire de Pestalozzi ont fait place à des vues chagrines sur la société et la vie morale. Le pis est qu'en forçant l'éducation on compromet la vigueur générale, et cependant on ne fait des hommes qu'en trempant l'adolescent par une vigoureuse et saine discipline, qui accorde beaucoup au développement du corps et qui prépare des caractères par de précoces responsabilités. »

Le même publiciste, considérant surtout le train de l'existence, dans les grandes villes comme Genève, « où abondent les non-valeurs, infirmes, paralysés, aliénés, sans parler des languissants et des mélancoliques, » recherche les causes qui ont contribué à produire cette déviation déplorable, et il trouve que la principale est précisément la *tension* excessive qui naît d'occupations trop multiples. Les cours succèdent aux cours. Pour les filles surtout, ce mélange extrême de « mondanité et de sérieux », le tout mené de front, engendre un état permanent de fièvre, qui entrave les saines « échappées de la nature ». Pour les jeunes gens, le mal n'est pas moindre et le naturel n'a point franche coudée. La routine, il est vrai, a déjà été attaquée sur bien des points; on a trouvé et l'on cherche de plus en plus des méthodes pour simplifier et assainir les études. En groupant les divers résultats dès cette heure obtenus, on pourrait, ajoute M. Rey, accorder beaucoup plus à la bonne formation du corps et du caractère, tout en développant l'esprit autant qu'il le faut.

Il est certain que, dans un pays comme la Suisse, le *desideratum*, au point de vue de l'instruction, est de créer « une société équitable et humaine, où le bien-être et la culture appartiennent au grand nombre, et d'obtenir ainsi une moyenne populaire supérieure, et le meilleur type du *travailleur-citoyen*, de l'homme qui, tout en vivant de ses bras, ait du loisir pour cultiver son intelligence et coopérer utilement à la chose publique. »

C'est à quoi, ce me semble, — abstraction faite des points de vue pessimistes, — tend plus que tout autre le système en vigueur. L'école s'empare du Suisse dès le berceau et ne le lâche, pour ainsi dire,

(1) Rapprochez ces observations du mouvement qui se produit en France, juste à l'heure où j'écris ces lignes (août 1879), contre les « programmes trop chargés » et qui se traduit tout d'abord par une campagne contre le baccalauréat et ses vices.

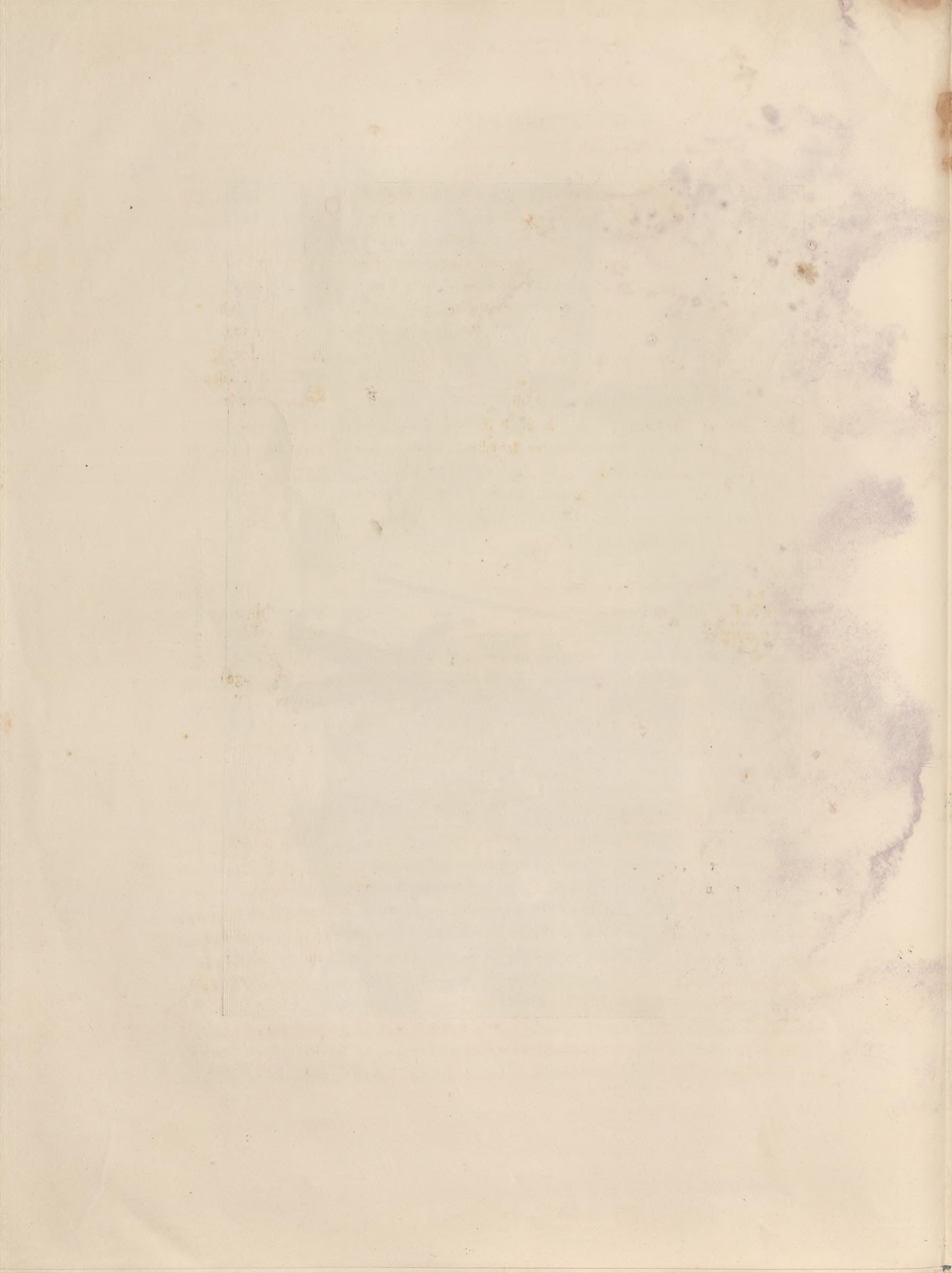




L'ÉCOLE : RÉCRÉATION D'HIVER.

Arber  
1872







qu'à la mort. Elle le prend enfant, à l'âge de six ou sept ans, en fait ce qu'il lui convient d'être ou ce qu'il peut être, un laboureur, un berger, un savant, un boutiquier, un fumiste, — il n'importe ; — mais, en tout cas, elle en fait ou cherche à en faire un homme. A l'école, ici, ne s'attache aucune idée rebutante. Loin d'offrir un visage assombri et morose, l'école en Suisse, aussi bien à la campagne qu'à la ville, est le bâtiment le plus avenant et le mieux situé qu'aperçoive l'enfant au sortir du logis. Pénétrez dans la gorge la plus retirée des hautes Alpes, vous y trouverez un local souriant, spacieux, aéré, qui, presque toujours, est la plus belle maison du hameau : c'est l'école. Je me souviens qu'un jour, dans un des districts les plus écartés de la Suisse, ayant une heure tout au plus de halte à utiliser, je quittai la modeste hôtellerie où je m'étais d'abord repu de mon mieux, pour vaguer au hasard dans les environs. Le groupe principal des maisons se trouvait assez éloigné de l'auberge, qui, seule, se détachait près de la route. Je m'empressai de lui tourner le dos pour aller droit au redan de montagne qui se dressait à pic de l'autre côté. Attiré par la chanson d'un petit ruisseau dont les flots cristallins jouaient à cache-cache parmi les hautes herbes, je m'engageai sous l'ombrage des noyers, en prenant pour point de repère fantaisiste une tranche de névé qui miroitait au soleil de midi par-dessus le relief touffu de l'avant-mont. Pas la moindre hutte ne s'était montrée dans les interstices du verger plantureux, quand tout à coup, au détour du sentier, je m'arrêtai comme frappé de surprise. Au bord du ruisseau toujours murmurant et qui, s'extravasant au passage, emplissait de son onde un bassin ovale, s'élevait une construction de bois, au toit en avance, avec d'élégantes colonnettes de support — non une maison close, — un hangar ouvert qui, de loin avec ses grandes tables et ses tabourets de bois circulaires, fixés au sol par un seul montant, m'avait fait d'abord l'effet d'une guinguette. C'était une école, l'école d'été de la petite bourgade. A côté, sous un autre hangar plus petit, était le gymnase, avec son outillage au complet. Ah ! la charmante vision et les tristes ressouvenirs du collègue ! Tout alentour, les oiseaux gazouillaient sous le dôme de verdure ; une cascabelle, tributaire du ruisseau, tombait en un harmonieux filet de la paroi de montagne la plus proche, et dans le branchage le vent soufflait. Hors ces bruissements, pareils à des accords éoliens, tout était silence. D'écoliers, nulle trace : c'était un dimanche, et j'en demeurai, ma foi, bien marri, tant eût été douce ma reprise d'haleine, à voir près de ce haut mur de roches, sous la voûte odorante du ciel bleu, converser les petits étudiants et leur maître !

## III

Cet enseignement suisse, à tous les degrés, n'est point de ceux qui ne se donnent qu'à huis clos. Par une belle journée, comme celle dont je vous parlais tout à l'heure, les écoliers vont, sous la conduite de l'instituteur, faire de longues promenades au dehors ; chemin faisant, on étudie, on collectionne des plantes et des pierres. D'autres fois, la troupe se rend dans quelque commune du voisinage pour voir en quoi les choses y diffèrent de ce qui existe au village natal. Dans les villes, — il n'est pas un touriste qui n'en ait eu en passant le spectacle, — les écoliers, de temps à autre, circulent par les rues, musique en tête, portant leurs bannières, et chantant en chœur. Chacun se range pour leur faire place et contemple orgueilleusement le défilé.

N'oubliez pas qu'au village chaque père a le droit de visite et d'inspection dans l'école, au gouvernement de laquelle il a part en tant que citoyen. A tout instant, il peut voir le maître, s'entretenir avec lui, suggérer telle ou telle amélioration de l'ordre matériel ou moral. Et il use d'autant plus



de ce privilège qu'en un pays tout démocratique comme la Suisse, la politique des partis a ses premiers fondements sur l'école, et spécialement sur l'école primaire, dont le but premier et général est, je le répète, de faire « des citoyens et des hommes bons républicains ».

A Zurich, comme presque partout, les plus beaux édifices sont donc les écoles. En attendant la fondation de cette université fédérale, que se disputent d'avance les principaux chefs-lieux du pays, il existe du moins, — et elle est à Zurich, — une école fédérale. Par ses proportions, son agencement et le site qu'il occupe, cet institut prouve une fois de plus quel soin on prend dans tous les cantons de rendre la science aimable et sereine.

Le *Polytechnicum*, comme on l'appelle, œuvre de l'éminent architecte Semper, est construit sur un coteau de la rive droite de la Limmat, au-dessus de la tour dite *des Hérétiques*. C'est, avec le Palais fédéral à Berne, le plus majestueux bâtiment de la Suisse. Dans ce sanctuaire des arts pratiques, l'enseignement a surtout pour objet de former des hommes capables de se vouer à l'architecture, aux ponts et chaussées, aux chemins de fer, aux travaux hydrauliques, à la mécanique, à la chimie industrielle, à la sylviculture.

L'école comprend plusieurs divisions techniques, où le cycle d'études varie de deux à trois ans : divisions des architectes, des ingénieurs, des mécaniciens, des chimistes, des forestiers et des candidats aux chaires d'instruction. Ajoutons à cela l'enseignement des mathématiques, des langues, des sciences naturelles, de l'histoire politique, de l'histoire de l'art, du droit public suisse et de l'économie politique.

Quant aux cours qui ont pour but, non une spécialité, mais la culture générale, ils sont groupés sous le nom de cours libres (*Freifächer*), et tous les élèves peuvent en profiter. A ces cours en sont joints d'autres, facultatifs, faits par des *Privat-Dozenten*, et d'autres encore, facultatifs également, que font volontairement des maîtres des divisions spéciales. Les professeurs sont élus pour six ans, et rééligibles.

Scheuchzer, qui le premier étudia la géographie naturelle de la Suisse dans un esprit vraiment scientifique, était, je l'ai dit, un Zuricois, de même que l'illustre physionomiste Lavater. A Zurich, comme à Genève, les familles savantes ont formé de bonne heure de véritables dynasties : tels les Hottinger, les Breitinger, les Schulthess, les Fussli, les Meyer, les Usteri, les Rahn, les Gessner. Cependant bien des préjugés, au dix-huitième siècle encore, entravaient les recherches des hommes d'étude. Point de jardin botanique, et nul accès à l'hôpital. La dissection d'un cadavre exposait à la perte des droits de citoyen. N'est-ce pas le grand Haller, cette sorte de paria de l'aristocratie bernoise, à la fois mathématicien, naturaliste et médecin comme Scheuchzer, qui consolait dans ses vers Jean Gessner, son cher auxiliaire en ces excursions d'où est sorti le beau poème des Alpes ? L'amitié de ces deux hommes fut touchante. On raconte qu'un jour, dans une de ces courses pénibles autant que glorieuses, Gessner, harassé, s'étant endormi au milieu d'une atmosphère glaciale, Haller, pris d'inquiétude, se dépouilla de ses vêtements pour en couvrir son imprudent compagnon, et demeura ensuite, les yeux sur lui, sans faire un mouvement, jusqu'à son réveil. Aussi Gessner, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui confia-t-il toutes ses découvertes de naturaliste, sans même vouloir que son nom figurât à côté du sien.



L'héritier de Gessner, dans le domaine des sciences naturelles, fut le Bernois Samuel Wytttenbach, qui continua l'œuvre commencée par lui, laquelle consistait à faire connaître « la Suisse aux Suisses ». C'est à Wytttenbach que l'historien national, Jean de Müller, a rendu témoignage en ces termes : « J'ai beaucoup voyagé en Suisse ; mais vous avez jeté sur tout le pays un regard d'ensemble plus vaste que le mien. Vous m'aidez à construire le théâtre où je vais faire passer, devant les yeux du monde, et les races seigneuriales, et les peuples heureux qui ont habité, de mémoire d'homme, nos contrées. Vos documents, à vous savant, sont autrement anciens que les miens. »

Pour l'historien, comme pour l'homme de science, les temps toutefois n'étaient pas très propices.



ZURICH : LE POLYTECHNICUM.

Il y avait plus d'une question sur laquelle les gouvernements aristocratiques de l'époque ne se souciaient pas qu'on fit la lumière. Tout pas en avant leur semblait une menace pour leurs privilèges. Lausanne, un pays sujet, ayant un jour demandé l'autorisation de créer une chaire d'histoire dans son académie, Messieurs de Berne accordèrent l'enseignement, mais pour l'histoire « ecclésiastique pure ». Ruchat, auteur d'un livre où étaient retracés les faits de la *Réforme*, n'en put éditer que la première partie. Müller lui-même fut réduit à publier sous la fausse rubrique de *Boston* le tome I<sup>er</sup> de sa grande histoire.

Les Conseils souverains avaient surtout peur de cet esprit d'association qui est l'âme et la force des républiques. Les relations entre gens d'étude étaient soumises à toutes sortes de difficultés. « On se voyait, dit M. Vulliemin, mais on ne se connaissait pas. » Arrivait-il que Hirzel visitât Iselin, ou l'ami de Bâle son ami de Zurich, on s'annonçait avec la solennité d'une ambassade. L'idée ne venait même pas à l'esprit que cette élite de savants et de patriotes, qui étaient alors l'honneur du pays, imaginassent de



se donner rendez-vous et d'échanger leurs pensées intimes dans l'abandon d'un libre entretien. Un jour pourtant cette pensée inouïe germa dans la cervelle de l'un d'eux : il en écrivit à ses amis. On était en 1761, l'année qui suivit la fondation de cette *Société économique*, due à l'initiative de quelques hardis novateurs bernois. Vingt-cinq citoyens, de cantons divers, Iselin, Hirzel, Gessner, Lavater et autres, convinrent de se rencontrer à Schinznach, petit village du canton d'Argovie. Ils partirent à pied, secrètement, évitant la grand'route pour prendre les sentiers, et se rejoignirent enfin sur les bords de l'Aar, près de la haute colline qui porte les restes du château de Habsbourg, lieu en quelque sorte sacro-saint, *der Freiheit Altar*, un autel de la liberté, comme l'appelait le poète Salis de Seewis, non loin du confluent où trois des principales rivières de la Suisse, la Reuss, la Limmat et l'Aar, déversent toutes les eaux venues du Jura et du versant septentrional des grandes Alpes. Ce qui fut dit en cette entrevue, toute l'Europe bientôt en eut connaissance ; quelques jours plus tard, heureux et tremblants, les conspirateurs regagnaient leur foyer : ils venaient de jeter les bases de cette fameuse *Société helvétique*, destinée à devenir le lien de tout ce que le pays renfermait d'esprits éminents et osés.

« L'expédition des Argonautes, dit un historien, n'a pas ému la Grèce antique plus que le voyage de ces patriotes n'a ému la Suisse d'il y a cent ans. » Jamais, depuis les jours du *Bund* primitif, on n'avait échangé de tels serremments de mains. Catholiques ou protestants, on ne s'y était reconnu que comme frères. Les altières bourgeoisies maîtresses des Conseils ne manquèrent pas de verser de froides douches sur cet enthousiasme à bon droit suspect. Toute participation fut interdite aux actes de la nouvelle association : c'était lui octroyer un brevet officiel de longévité.

« On agissait en Suisse, dit M. Vulliemin, comme partout ailleurs en Europe. Si la gêne paraissait plus grande, c'est qu'elle contrastait plus qu'ailleurs avec d'anciennes libertés. Les Conseils se montraient, du reste, désireux du bonheur de leurs ressortissants ; la sage administration de Berne, l'état prospère de son canton étaient loués en tous lieux ; il ne refusait au peuple que l'émancipation. Inutile résistance ; l'opinion n'en faisait pas moins de continuels progrès : aussi la *Société helvétique* a survécu aux gouvernements qui voulaient l'étouffer à son berceau, et, devenue l'asile et l'école d'un sage patriotisme, elle a été la mère de ces assemblées qui se sont plus tard multipliées chez les Confédérés.

« Zurich avait donné l'impulsion. Ce canton avait fait de son collègue Carolin (1) un foyer de fortes études. Vers le même temps, la poésie s'était montrée sur ses rivages. Klopstock avait séjourné sur les bords de la Limmat, et, tout en y ravivant l'enthousiasme pour les lettres, il avait senti fermenter en son génie les inspirations de patrie et de liberté qu'il a personnifiées dans son *Hermann*, le héros de l'indépendance germanique. Wieland vint à son tour visiter cette terre amie des muses, où vivaient Gessner, Breitinger et Bodmer. A la voix des Suisses, les Allemands apprirent à secouer le joug de l'imitation, ou du moins à chercher leurs modèles chez les anciens et chez les peuples de leur race, et l'école nouvelle qu'on a nommée « l'école de Leipzig » se forma sous l'influence de la critique et des exemples que donnait l'école helvétique (2).

« Déjà l'on voyait dans la plupart des cantons, sous l'action d'un esprit nouveau, des bibliothèques

(1) L'*École Caroline*, dont la tradition attribue l'établissement à Charlemagne, lequel aurait fait de fréquents séjours aux bords de la Limmat ; la légende dit même qu'il y avait un palais, avec une des 365 métairies chargées de pourvoir aux besoins de la *mense* ou table royale.

(2) Voyez l'*Histoire de la littérature allemande*, par M. le professeur Heinrich.



LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

PUBLICATION EXCEPTIONNELLE

---

LES

# SAINTS ÉVANGILES

TRADUCTION TIRÉE

DES ŒUVRES DE BOSSUET

PAR M. H. WALLON

DE L'INSTITUT

ENRICHIE DE 128 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES A L'EAU-FORTE

d'après les dessins originaux

DE BIDA

PAR M<sup>ME</sup> HENRIETTE BROWNE ET MM. BIDA, BODMER, BRACQUEMOND, CHAPLIN  
DEBLOIS, LÉOPOLD FLAMENG, L. GAUCHEREL, E. GILBERT, E. GIRARDET, HAUSSOULLIER, EDMOND HÉDOUIN, MASSARD  
MOILLERON, CÉLESTIN NANTEUIL ET VEYRASSAT

ET DE 290 TITRES ORNÉS, TÊTES DE CHAPITRE, CULS-DE-LAMPE, LETTRINES

gravés sur acier par L. GAUCHEREL, d'après les dessins de

CH. ROSSIGNEUX

ET IMPRIMÉS EN TAILLE-DOUCE DANS LE TEXTE

---

Les caractères typographiques ont été gravés spécialement pour ce livre par M. VIEL-CAZAL, d'après les dessins de M. CH. ROSSIGNEUX. L'impression en taille-douce a été exécutée, avec le concours de MM. ED. HÉDOUIN et VIEL-CAZAL, par M. SALMON, et l'impression typographique par M. CLAYE, sous la direction de M. VIEL-CAZAL. Le papier vélin a été fabriqué par les Papeteries du MARAIS et de SAINTE-MARIE ; le papier de Hollande par MM. C. et S. HONIG BREET de Zaandyle, et l'encre par M. LORILLEUX fils aîné.

---

DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES GRAND IN-FOLIO

AVEC ENCADREMENTS ET TITRES IMPRIMÉS EN ROUGE

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : 500 FR.

150 exemplaires numérotés ont été tirés sur papier de Hollande et livrés aux premiers souscripteurs moyennant 1000 francs. Il ne reste plus que 10 exemplaires de ce tirage, et le prix de chaque exemplaire est porté à 2000 francs.

La demi-reliure janséniste, plats en papier et coins en maroquin, se paye en sus 300 francs. La reliure pleine en maroquin du Levant poli, ornements dorés aux petits fers, se paye en sus, suivant la richesse de l'ornementation, de 600 à 2500 francs.



# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*